

Préface

La lecture comme événement

Considérée partout comme représentant l'écriture de soi, l'œuvre d'Annie Ernaux est surtout exemplaire d'une écriture de l'intime ou mieux, de ce point de rencontre de l'intime et du social où le dedans heurte avec violence le dehors et où la honte naît. Toute personne qui a fait régulièrement l'expérience de la domination connaît ce point-là, qui étreint tantôt le cœur, tantôt le ventre et peut se trahir par des signes : la stupeur, la rougeur au visage, le bégaiement. La traduire par des mots est sans doute l'écriture de ce qu'il y a de plus intime. Non pas parce que ce qui s'exprime est le plus privé, le plus à soi, mais au contraire parce qu'il est au cœur bouleversant de l'expérience que fait l'humain de sa vulnérabilité.

La rencontre d'Iringó Cora avec les textes d'Annie Ernaux a, semble-t-il, provoqué un tel bouleversement. La lecture a eu une empreinte durable car elle s'inscrivait dans ce qu'on peut appeler une éthique de la vérité, qui fait événement sur un plan à la fois intellectuel, existentiel et affectif. Ce fut un choc de type ontologique, comme a pu l'être, pour l'autrice française, la lecture de Bourdieu dans les années 1970 : « l'être qu'on croyait être n'est plus le même, la vision qu'on avait de soi et des autres dans la société se déchire, notre place, nos goûts, rien n'est plus naturel, allant de soi dans le fonctionnement des choses apparemment les

plus ordinaires de la vie¹ ». D'un coup on voit, on comprend, on fait les liens. Depuis une histoire différente, vécue à une autre génération et dans une autre langue, elle a reçu cette fragilité en partage. Elle a certes lu Annie Ernaux en français, perpétuant une tradition culturelle francophile qui est une grande part de l'histoire de la Roumanie depuis la fin du XIX^e siècle ; mais ce privilège s'est un peu amoindri ces deux dernières décennies sous l'influence mondiale de l'anglais, qui touche en particulier les pays à langue minoritaire. Le choix du français est donc en partie devenu celui d'une marge, plus propice à accueillir l'expérience d'une différence des faibles. Il est très facile de transporter le café-épicerie d'Yvetot, au croisement des cultures paysanne et ouvrière, dans la Roumanie rurale des années 1950 à 1990, au-delà de la différence des régimes politiques. L'expérience des transfuges ou des transclasses a aussi été vécue là, avec un décalage générationnel, dans les trente dernières années du XX^e siècle. Et en particulier celle des femmes qui ont dû s'émanciper elles aussi, non sans difficulté ni peine, parfois, des assignations qui leur étaient faites, dont elles avaient censément été libérées par le communisme ; mais les discours n'avaient pas toujours été suivis d'effets.

Comme Kafka, et là encore dans des contextes historiques et linguistiques différents, Annie Ernaux fait venir le mineur dans la langue majeure. Des textes brefs, une écriture caractérisée par une sorte de maigreur volontaire sont les indices de ce trouble dans l'institution littéraire qu'ils ont inscrit tous les deux. Pour beaucoup, cette comparaison pourrait paraître outrancière. Car Kafka est aujourd'hui tellement établi dans le canon mondial qu'on ne saurait comparer quiconque avec lui, et surtout pas une femme française encore vivante. Et sans doute que l'indécidabilité d'un univers pourtant soumis à une loi implacable telle que l'a inscrite Kafka à l'orée d'un siècle qui a semblé vouloir vérifier ses

1. ERNAUX Annie, « Bourdieu : le chagrin », *Le Monde*, 5 février 2002.

Préface

pires cauchemars n'est pas comparable avec le monde décrit par Annie Ernaux à la fin de ce même siècle et au début du suivant. Mais plusieurs choses néanmoins les rassemblent et expliquent qu'Ernaux connaisse aussi, et elle, de son vivant, une reconnaissance internationale : leur sensibilité infinie à la différence, l'intime exprimé de façon transindividuelle et le tact de l'écriture.

La fidélité d'Iringó Cora au bouleversement qu'a opéré l'œuvre en elle est passée dans cette lecture intense et rapprochée, qui a tenté elle aussi d'aller au plus intime et de restituer la force de l'événement ; l'événement de la lecture, bien sûr, mais aussi l'événement qui est au cœur du projet littéraire : rendre visibles des espaces et des êtres qui n'avaient pas encore de véritable dignité artistique, la lutte contre les violences symboliques (le père disant à sa fille, dans *La place*, « je ne t'ai jamais fait honte »), des façons particulières de faire des gestes, de marcher, de s'habiller, de se tenir et surtout de parler. Elle place sa lecture sous le signe du don, permis par les traces mémorielles et les empreintes laissées par les autres sur le corps. Il s'agit moins de s'écrire soi que de transcrire ces traces dans l'écriture et de tendre ainsi vers l'histoire de toutes et de tous. La phénoménologie de Paul Ricœur sert de guide à la réflexion d'Iringó Cora, notamment sa pensée de l'oubli, de la mémoire et du pardon. « Sous l'histoire, écrit Ricœur, la mémoire et l'oubli. Sous la mémoire et l'oubli, la vie. Mais écrire la vie est une autre histoire². » C'est précisément celle que propose Annie Ernaux : « écrire la vie. Non pas ma vie, ni sa vie, ni même une vie. La vie, avec ses contenus qui sont les mêmes pour tous mais que l'on éprouve de façon individuelle : le corps, l'éducation, l'appartenance et la condition sexuelles, la trajectoire sociale, l'existence des autres, la maladie, le deuil. Par-dessus tout, la vie telle que le temps et l'Histoire ne

2. RICŒUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 657.

cessent de la changer, la détruire et la renouveler³ ». L'identité est bien liée à la temporalité, à l'histoire et à la mémoire. « Je suis traversée par les gens, leur existence, comme une putain⁴ », écrit encore Annie Ernaux, non sans violence. L'empathie – qui n'est pas toujours une expérience douce et positive car c'est souvent de la douleur des autres dont on est traversé – laisse des traces, des empreintes : la famille, en premier lieu, mais aussi les clients du café qui ont inscrit des marques ou des empreintes affectives. Il y a aussi les traces matérielles (notations, journal, photographies) qui provoquent ou accompagnent l'écriture. Assumant la transgression du départ loin de son milieu d'origine, l'écrivaine reconnaît aussi la nécessité d'un retour, avec et dans l'écriture. Certains trajets sont accomplis pour les besoins de l'expérience initiatique que représente cette recherche des marques du passé, comme le retour passage Cardinet, dans le 17^e arrondissement de Paris, au moment de l'écriture de *L'événement*. Mais d'autres sont la reprise sensible des expériences fondatrices qui ont fait non seulement d'Annie Ernaux ce qu'elle est devenue comme personne, mais surtout son projet littéraire : écrire pour ceux qui n'ont pas la culture ou les moyens d'exprimer ce qui leur arrive, écrire le peuple quitté pour faire advenir le peuple qui manque. Il y a enfin l'empreinte languagière et l'héritage linguistique du français populaire et du patois normand. Comme Ernaux le rappelle : « Je sais qu'il y a en moi la persistance d'une langue au code restreint, concrète, la langue originelle, dont je cherche à recréer la force au travers de la langue élaborée que j'ai acquise. Mon imaginaire des mots, je vous l'ai dit, c'est la pierre et le couteau⁵. » Beaucoup d'auteurs écrivent ainsi dans la trace laissée par une langue perdue, oubliée, avec les failles de la transmission, avec la mémoire mais aussi l'oubli. De tout cela, Iringó Cora rend compte avec beaucoup précision et

3. ERNAUX Annie, *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2011, p. 7.

4. ERNAUX Annie, « Journal du dehors », in *ibid.*, p. 528.

5. *Ibid.*, p. 82.

Préface

une grande sensibilité. Elle est entrée dans le plus intime de cette écriture en se penchant sur les manuscrits où s'inscrivent concrètement les traces du travail d'atelier, l'écriture sans effet, l'écriture factuelle, le refus du roman, la recherche de la bonne distance afin d'être « juste » à l'égard des traces laissées par l'histoire et par les autres. Le contre-don de sa lecture répond à la très belle confiance que lui a faite l'écrivaine en la rencontrant, en correspondant avec elle et en l'autorisant à consulter ses manuscrits. Ce livre témoigne ainsi d'une rencontre entre une écrivaine et sa lectrice, celle-ci transmettant à son tour, dans un livre très riche, la persistance du cercle du don, par-delà les frontières, les âges et les langues.

Tiphaine Samoyault
Directrice d'études à l'EHESS (Paris)